

Moeurs coréennes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 21

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253874>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MOEURS CORÉENNES



Coiffure de jeune homme | Coiffure d'homme marié

En approchant par mer de la ville coréenne de Gensan ; on aperçoit d'abord quelques collines ravinées, dont le sol jaune semble produire avec peine des herbes basses, des arbres verts étioles en touffes buissonnantes, et quelques pins ; mais dans les interstices de ces hauteurs arides se cachent des maisonnettes ombragées de grands arbres, autour de sources claires.

Peu à peu l'œil découvre ces oasis ; et le paysage, si sévère de loin, prend l'air d'une toile de fond dans un décor d'opéra-comique.

Gensan a été ouvert au commerce japonais en 1880, puis à celui de toutes les nations en 1883 ; néanmoins, en dehors des missions chrétiennes, l'unique établissement européen est l'agence d'une compagnie russe de navigation.

Les Japonais et les Chinois, au contraire, ont des Concessions organisées. Les premiers même entretiennent une petite garnison pour la protection de leurs nationaux ; le consulat du Japon, grande maison blanche, sommée au fronton d'un chrysanthème d'or énorme, est le plus beau bâtiment de Gensan.

Quant au mandarin local, il habite un vieux yamen, pittoresque et délabré, au pied d'une colline couronnée par des élégants collages de missionnaires américains.

La ville coréenne s'étend le long de la baie, à quinze cent mètres environ plus au sud.

Je dis « ville », car il est difficile de nommer autrement une agglomération d'au moins vingt mille habitants, mais ce n'est, en vérité, qu'un énorme village, aux ruelles tortueuses et sales.

Les maisons, si petites qu'elles semblent faites pour des pygmées, sont uniformément bâties en torchis et couvertes de chaume, que maintiennent des cordes de paille croisées en losanges. Sur beaucoup de toits grimpent des courges dont les feuilles claires, les fleurs jaunes et les longs fruits égaient l'œil. L'intérieur répond à l'extérieur ; trois ou quatre pièces minuscules, au sol de terre battue, recouvert de nattes, composent les plus confortables habitations. Un petit clos, entouré de paillassons, — cour ou

jardinnet — y attend d'ordinaire. Comme au Japon, les portes et les fenêtres sont garnies de papier. Quant au mode de chauffage il est assez original ; le foyer se trouve placé en contre-bas, à l'un des bouts de la maison, le tuyau de la cheminée à l'autre, et la fumée traverse avant de s'échapper, des conduits en zigzag, circulant sous le sol des pièces.

Toutes les grandes personnes sont vêtues d'étoffes blanches, toiles ou soies légères. Les hommes portent un pantalon flottant, serré aux chevilles, une sorte de blouse et un long manteau. Pour sortir, ils mettent un serre-tête, fixé sur le devant par un petit peigne d'écaille, puis un chapeau à bords larges et à calotte étroite, retenu sous le cou par des brides. Ces coiffures, faites d'une mousseline fortement



Une jeune mère coréenne

apprêtée, raide comme un tissu de crin, ne supportent pas la pluie ; mais leurs propriétaires les garantissent, en cas de mauvais temps, avec des couvre-chapeaux en papier huilé, fort semblables à nos abat-jour.

Les nobles remplacent le chapeau par un petit casque de même tissu, dont la forme rappelle assez le bonnet des doges vénitiens.

Pendant leurs deuils, les Coréens s'affublent de grands chapeaux en forme d'éteignoir et tiennent devant leur visage un rectangle de toile attaché à des bâtonnets qu'ils portent dans chaque main. Au temps des persécutions, cet accoutrement rendit de grands services aux missionnaires européens qui passaient ainsi sans encombre au milieu de leurs plus cruels ennemis. J'ajouterai qu'à cette époque les Coréens, n'ayant jamais vu d'étrangers, se les représentaient fort différents d'eux-mêmes et étaient facilement trompés.

Les hommes mariés ramènent leurs cheveux sur la tête en une grande houppe, ornée plutôt que maintenue par un clou imitant le corail. Les célibataires se coiffent de trois nattes réunies en arrière, mais, à l'encontre des Chinois, ne se rasent pas le devant de la tête. Ils sont peu nombreux et paraissent généralement de pauvres hères, car tous les gens aisés prennent femme. Parfois même on rencontre des enfants riches coiffés comme les hommes mariés, mais un manteau de couleur ou quelque autre détail de toilette montre qu'ils sont fiancés seulement. Toujours vêtus avec soin, ils forment, à coup sûr, la plus jolie partie de la population, justifiant le proverbe coréen : « Beau comme un jeune marié ».

Les femmes portent un pantalon analogue à celui des hommes, recouvert d'une jupe très bouffante aux hanches, maintenue à la taille par une large ceinture. Une guimpe complète le costume ; mais la ceinture de la jupe et de la guimpe ne se joignent pas, si bien que le milieu de la poitrine reste à découvert, ou à peu près. Elles ne manquent point de grâce lorsque, portant sur la tête de larges corbeilles, elles s'avancent d'un pas cadencé



Policemen coréens



Vue de Fusan

dont leurs jupes oscillantes marquent le rythme, ou lorsque, en grande toilette, elles s'enveloppent d'un voile blanc, comme des premières communiantes.

J'ai été voir le P. Bret, missionnaire catholique qui, à l'encontre des clergymen américains, fort bien installés dans les Concessions, habite une pauvre maison près de ses ouailles.

Il s'offre à moi comme guide et je n'ai garde de refuser.

C'est jour de marché ; l'étroite grand rue est encombrée de gens qui rasent le mur, tandis que des bœufs, parfois des ânes et plus rarement des chevaux, passent au milieu de la chaussée portant des fardeaux.

Carnet du Paysan

La cuscute

Deux ou trois policemen, drôlement accoutrés à l'euro-péenne de pantalons blancs, de vestes noires à boutons de métal et de chapeaux melon en feutre noir, fort haut, circulent avec une lenteur digne de leur dignité et à la crainte qu'ils paraissent concevoir de s'empêtrer dans leurs sabres.

Je m'arrête aux boutiques et j'achète des fourrures d'agneau blanc — l'hiver approche et les marchands se sont abondamment fournis, — puis de la soie blanche coréenne, des chapeaux, des couteaux, des pipes à long tuyau de bambou et à minuscule fourneau de métal, des rondelles de bois ornées de peintures grossières et destinées à embellir les extrémités de petits traversins cylindriques, des étuis à lunettes en galuchat vert ou gris.

Ces derniers coûtent à peu près treize sous de France, représentés par un long rouleau de sapèques enfilées.

Les Coréens nous regardent beaucoup, nous suivent un peu, se pressent devant les échoppes où nous entrons; mais leur curiosité est naïve, exempte de tout sentiment hostile ou même irrespectueux; dès que nous faisons mine de demander passage, ils s'écartent et je ne puis m'empêcher de comparer leur attitude à celle des gamins de Tokyo, railleurs, voire impolis.

Dans la campagne beaucoup d'hommes descendent de leurs chevaux ou de leurs ânes pour nous saluer; quant aux femmes, suivant les anciennes règles de civilités spéciales à leur sexe, la plupart nous tournent le dos, avec un respect rendu plus méritoire encore pour la déception de leur curiosité.

A noter, puisque je parle de coutumes différentes des nôtres, la façon dont on repasse le linge ici, en tapant dessus à tour de bras avec de courts et gros bâtons cylindriques. Je ne sais si ça l'arrange, mais ça lui donne un lustre à rendre jalouses les meilleures blanchisseuses de Paris ou de Londres.

Fusan, situé à l'extrémité nord-est de la Corée se compose d'une Concession japonaise et d'une ville indigène.

La Concession, peuplée de cinq à six mille Japonais, quelques Chinois et quelques Européens, est située au pied de pittoresques monticules couverts de pins, qui s'avancent dans le fond d'une belle rade arrondie.

La ville indigène, beaucoup moins grande que Gensan, paraît encore plus pauvre, mais est curieuse par son vieux port, ses murailles croulantes, sa citadelle ruinée d'où la vue s'étend, d'un côté sur la mer, de l'autre sur une plaine immense et fertile.

Autant que j'en puis juger, les Coréens sont doux, aimables, hospitaliers, lents, mais laborieux et habiles aux travaux des champs, plus aptes que les Chinois à comprendre notre civilisation, moins intelligents que les Japonais, mais plus assidus; malheureusement ils n'ont ni volonté, ni énergie morale, et semblent absolument faits pour n'être jamais les maîtres chez eux. Tantôt tributaire de la Chine, tantôt tributaire du Japon, parfois tributaire de tous les deux, le pays de la sérénité matinale — ainsi se qualifie la Corée — a vécu de longs siècles dans un perpétuel esclavage.

Commandant de PIMODAN.

(Promenades en Extrême-Orient).

A voir le nombre vraiment considérable de prairies artificielles (trèfles et luzernes) ravagées par la cuscute; à voir l'envahissement très rapide de nos terres par cette plante parasite, on est à se demander si tous les moyens proposés ne sont pas d'une efficacité reconnue ou d'un emploi trop difficile, ou plutôt s'il n'y a pas en face de ces moyens, une insouciance tout aussi coupable et en tout semblable à celle qui existait et qui existe encore vis-à-vis de la plante parasite du chanvre: l'orobanche rameuse.

Nous croyons intimement que c'est à cette dernière cause qu'il faut attribuer le mal que nous signalons.

Comme ce n'est point une étude botanique que nous entreprenons, nous nous bornerons à dire que la cuscute, vulgairement « teignasse », « cheveux du diable », etc., est une plante sans feuille, dont les tiges, longues et très déliées enlacent dans de nombreux réseaux les plantes sur lesquelles elles prennent leur nourriture à l'aide de suçoirs.

Le long de ces tiges, d'un jaune rougeâtre, se développent de loin en loin des fleurs en paquets arrondis, donnant naissance à un nombre infini de graines extrêmement fines.

Mais en étudiant la manière de vivre de cette curieuse plante, on ne peut s'empêcher d'être frappé des bizarreries de sa végétation; et de l'une d'elles on peut parfaitement tirer profit pour sa destruction: c'est à ce point de vue seulement que nous allons l'étudier.

Comme toutes les plantes, la cuscute a des graines; elles sont même très petites.

Comme toutes les graines, elles obéissent à la loi naturelle: en terre elles germent et donnent naissance à une autre plante en tout semblable à celle de laquelle elles émanent.

Mais, dès le début de sa vie, la cuscute présente cette anomalie qu'à peine développée, elle ne peut vivre qu'au près d'une autre plante d'espèce déterminée; et, dans le cas qui nous occupe, c'est le trèfle ou la luzerne.

Dès qu'elle a trouvé cette plante de son choix, la cuscute change de caractère et devient parasite.

Alors, par ses tiges grêles et filiformes, elle enlace la plante sur laquelle elle va vivre désormais.

Et, à peine quelques circonvolutions serrées sont-elles exécutées, que de ces sortes de liens naissent des suçoirs s'implantant dans le tissu même de la plante pour y puiser, par de multiples bouches, les sucs qui vont lui servir d'aliment.

Cette première phase de la vie de la cuscute a déjà été bien observée par quelques botanistes et peut, grâce à ces notions, facilement s'étudier presque immédiatement après la première coupe de fourrage.

Il n'est pas rare alors de rencontrer sur le même pied de trèfle ou de luzerne, tout près de l'endroit d'où partent les tiges si vigoureuses de la cuscute un ou deux filaments faisant contraste avec les autres par leur couleur plus foncée, par leur ténuité plus grande, et qui sont en voie de dessiccation: ce sont les débris de la première cuscute.